

PLUTARQUE - VIE DE POMPÉE, 74-80 - CORNÉLIE ACCOMPAGNE SON MARI APRÈS LA DÉFAITE DE PHARSALE (48 AV.JC)

[74] Pompée ayant passé devant Amphipolis, fit voile delà vers Mitylène, pour y prendre Cornélie et son fils. Lorsqu'il eut jeté l'ancre devant l'île, il envoya à la ville un courrier, non tel que Cornélie l'attendait, après les nouvelles agréables qui lui avaient été annoncées de vive voix et par écrit, et qui lui faisaient espérer que la victoire de Dyrrachium ayant terminé la guerre, Pompée n'aurait plus eu qu'à poursuivre César. Le courrier, la trouvant toute pleine de cette espérance, n'eut pas la force de la saluer ; mais lui faisant connaître l'excès de ses malheurs plus par ses larmes que par ses paroles, il lui dit de se hâter, si elle voulait voir Pompée sur un seul vaisseau, qui même ne lui appartenait pas. A cette nouvelle, Cornélie se jette à terre et y reste longtemps, l'esprit égaré, sans proférer une seule parole. Revenue à elle-même avec peine, et sentant que ce n'était pas le moment des gémissements et des larmes, elle traverse la ville et court au rivage. Pompée alla au-devant d'elle, et la reçut dans ses bras, prête à s'évanouir : « O mon époux ! lui dit-elle, ce n'est pas ta mauvaise fortune, c'est la mienne qui t'a réduit à une seule barque ; toi qui, avant que d'épouser Cornélie, voguais sur cette mer avec cinq cents voiles ! Pourquoi venir me chercher ? Que ne m'abandonnais-tu à ce funeste destin qui seul attire sur toi tant de calamités ? Quel bonheur pour moi, si j'avais pu mourir avant que d'apprendre la mort de Publius Crassus, mon premier mari, qui a péri par la main des Parthes ! ou que j'aurais été sage, si, après sa mort, j'avais quitté la vie, comme j'en avais d'abord le dessein ! Je ne l'ai donc conservée que pour faire le malheur du grand Pompée ! » [75] Telles furent, dit-on, les paroles de Cornélie à son mari : «Cornélie, lui répondit Pompée, tu n'avais connu encore que les faveurs de la fortune : et c'est sans doute leur durée au delà du terme ordinaire qui fait aujourd'hui ton erreur. Mais, puisque nous sommes nés mortels, il faut savoir supporter les disgrâces et tenter encore la fortune : ne désespérons pas de revenir de mon état présent à ma grandeur passé, comme de ma grandeur je suis tombé dans l'état où tu me vois. » [...] [77] L'avis de se retirer en Égypte ayant prévalu, il partit de Chypre avec sa femme, sur une galère de Séleucie : les autres personnes de sa suite montaient ou des vaisseaux longs, ou des navires marchands ; la traversée fut heureuse. En arrivant en Égypte, il apprit que Ptolémée était à Péluse avec son armée, et qu'il faisait la guerre à sa soeur : il se mit en chemin pour s'y rendre, et se fit précéder par un de ses amis, chargé d'informer le roi de son arrivée, et de lui demander un asile dans ses États. [Mais les Egyptiens, calculant qu'il est de leur intérêt de prendre le parti de César, décident de mettre à mort Pompée et lui tendent un piège.] Après avoir embrassé Cornélie, qui pleurait déjà sa mort, il ordonna à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves, nommé Scyné, de monter les premiers dans la barque ; et voyant Achillas lui tendre la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son fils, et leur dit ces vers de Sophocle : «Dans la cour d'un tyran quiconque s'est jeté, / Quelque libre qu'il soit, y perd sa liberté. » [79] Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, et il passa dans la barque. Il y avait loin de sa galère au rivage ; et comme, dans le trajet, aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne lui disait un mot d'honnêteté, il jeta les yeux sur Septimius : «Mon ami, lui dit-il, me trompé-je, ou n'as-tu pas fait autrefois la guerre avec moi ?» Septimius lui répondit affirmativement par un signe de tête, sans lui dire une parole, sans lui montrer aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence ; et Pompée prenant des tablettes où il avait écrit un discours grec qu'il devait adresser à Ptolémée, se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Cornélie, en proie aux plus vives inquiétudes, regardait avec ses amis de dessus la galère ce qui allait arriver ; elle commençait à se rassurer, en voyant plusieurs officiers du roi venir au débarquement de Pompée, comme pour lui faire honneur. Mais dans le moment où il prenait la main de Philippe son affranchi, pour se lever plus facilement, Septimius lui passa le premier, par derrière, son épée au travers du corps, et aussitôt Salvius et Achillas tirèrent leurs épées. Pompée prenant sa robe avec ses deux mains, s'en couvrit le visage, et sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, jetant un simple soupir, il reçut avec courage tous les coups dont on le frappa. Il était âgé de cinquante-neuf ans, et fut tué le lendemain du jour de sa naissance. [80] A la vue de cet assassinat, ceux qui étaient dans la galère de Cornélie et dans les deux autres navires, poussèrent des cris affreux qui retentirent jusqu'au rivage ; et levant les ancras, ils prirent précipitamment la fuite, poussés par un vent fort qui les prit en poupe ; les Égyptiens, qui se disposaient à les poursuivre, renoncèrent à leur dessein.

PLINE LE JEUNE - LETTRES [3,16]

Caecina Paetus, accusé d'avoir participé à la rébellion de Scribonianus contre Claude en l'année 42, fut contraint par celui-ci de se suicider. Pline rapporte dans l'une de ses lettres plusieurs traits de l'héroïsme de sa femme Arria.

J'ai remarqué, je crois, que parmi les actions et les paroles des hommes et des femmes illustres, les unes ont plus de renommée, les autres plus de vraie grandeur. Je viens d'être confirmé dans cette opinion, par l'entretien que j'eus hier avec Fannia. C'est la petite-fille de cette noble Arria, qui fut pour son mari, condamné à mourir, une consolation et un exemple. Fannia me rapportait de sa grand'mère beaucoup d'autres traits non moins grands que celui-là, mais moins connus ; je pense que vous éprouverez, en les lisant, autant d'admiration, que j'en ai ressenti en les entendant raconter. Cecina Petus, mari d'Arria, était malade, son fils aussi, tous deux en danger de mort, à ce qu'il semblait. Le fils mourut ; il était d'une rare beauté, d'une réserve égale, et plus cher encore à ses parents par ses qualités que par le titre de fils. La mère prépara les funérailles et conduisit les obsèques si secrètement que son mari n'en sut rien. Bien plus, chaque fois qu'elle entrait dans sa chambre, elle feignait que son fils vivait et même qu'il se portait mieux ; à son mari qui lui demandait souvent comment allait l'enfant, elle répondait : « Il a bien reposé, il a pris volontiers de la nourriture. » Puis, quand les larmes longtemps contenues l'emportaient et lui échappaient, elle sortait ; alors elle s'abandonnait à sa douleur ; rassasiée de

pleurs, elle séchait ses yeux, composait son visage et rentrait, comme si elle eût laissé au dehors son deuil. Il est beau certes de saisir, comme elle, un poignard, de s'en percer la poitrine, de retirer le fer, de le tendre à son mari, avec ces paroles immortelles et presque divines : « Cela ne fait pas mal, Petus. » Mais pourtant dans cet acte, dans ces paroles, elle était soutenue par la perspective de la gloire et de l'immortalité. N'est-il pas plus grand, sans espoir d'immortalité, sans récompense de gloire, de retenir ses larmes, de cacher son deuil, et de soutenir le rôle de mère, après avoir perdu son fils ? Scribonianus avait pris les armes en Syrie contre l'empereur Claude ; Petus avait suivi son parti et après la mort de Scribonianus, on le traînait à Rome. On allait l'embarquer ; Arria suppliait les soldats de l'emmener avec lui : « Vous devez bien, disait-elle, donner à un homme consulaire quelques modestes esclaves pour le servir à table, l'habiller, le chaussier ; je remplirai seule tous ces offices. » Sur leur refus, elle loua une petite barque de pêcheur et suivit le grand navire avec sa frêle embarcation. Il est d'elle encore ce mot à la femme de Scribonianus ; celle-ci en présence de l'empereur se décidait à dénoncer les complices : « Moi ! dit Arria, vous écouter ! vous qui avez vu Scribonianus égorgé dans vos bras, et qui vivez ! » Il est clair par là qu'elle ne s'était pas décidée à l'improviste à sa glorieuse mort. Bien plus, comme Thraseas, son gendre, cherchait par ses prières à la dissuader de mourir et lui disait entre autres choses : « Voulez-vous donc que votre fille, si un jour je suis obligé de me donner la mort, se sacrifie avec moi ? » - « Si elle a vécu avec vous, répondit-il, aussi longtemps et dans une aussi parfaite union que moi avec Petus, j'y consens. » Cette réponse avait accru les craintes de sa famille, et on redoublait la surveillance autour d'elle ; elle le comprit et dit : « Vous perdez votre temps, car vous pouvez m'obliger à une mort pénible, mais non pas m'empêcher de mourir. » En disant ces mots elle bondit de son siège et se précipita tête baissée contre le mur de la pièce d'un tel élan qu'elle s'écroula. Ranimée, elle déclara : « Je vous avais bien avertis que je trouverais un moyen, quelque dur qu'il fût, de mourir, si vous m'en refusiez un plus facile. » Ces paroles ne vous paraissent-elles pas plus fortes encore que le : « Cela ne fait pas mal, Petus, » auquel elles ont préparé la voie ? Et pourtant celle-ci jouit d'une grande renommée, celles-là ne sont connues nulle part. Ma conclusion confirmera mes prémisses parmi les actions des hommes, les unes ont plus de renommée, les autres plus de vraie grandeur. Adieu.

TACITE - ANNALES, XV, 62-64 - PAULINE TENTE D'ACCOMPAGNER SÉNÈQUE DANS LA MORT (65 APR.JC)

[62] Sénèque, sans se troubler, demande son testament, et, sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis, et déclare “que, puisqu'on le réduit à l'impuissance de reconnaître leurs services, il leur laisse le seul bien qui lui reste, et toutefois le plus précieux, l'image de sa vie ; que, s'ils gardent le souvenir de ce qu'elle eut d'estimable, cette fidélité à l'amitié deviendra leur gloire.” Ses amis pleuraient : lui, par un langage tour à tour consolateur et sévère, les rappelle à la fermeté, leur demandant “ce qu'étaient devenus les préceptes de la sagesse, où était cette raison qui se prémunissait depuis tant d'années contre tous les coups du sort. La cruauté de Néron était-elle donc ignorée de quelqu'un ? et que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère, que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance ?” [63] Après ces exhortations, qui s'adressaient à tous également, il embrasse sa femme, et, s'attendrissant un peu en ces tristes instants, il la prie, il la conjure de modérer sa douleur ; de ne pas nourrir des regrets éternels ; de chercher plutôt, dans la contemplation d'une vie toute consacrée à la vertu, de nobles consolations à la perte d'un époux. Pauline proteste qu'elle aussi est décidée à mourir ; et elle appelle avec instance la main qui doit frapper. Sénèque ne voulut pas s'opposer à sa gloire ; son amour d'ailleurs craignait d'abandonner aux outrages une femme qu'il chérissait uniquement. “Je t'avais montré, lui dit-il, ce qui pouvait te gagner à la vie : tu préfères l'honneur de la mort ; je ne t'envierai pas le mérite d'un tel exemple. Ce courageux trépas, nous le subirons l'un et l'autre d'une constance égale ; mais plus d'admiration consacrera ta fin.” Ensuite le même fer leur ouvre les veines des bras. Sénèque, dont le corps affaibli par les années et par l'abstinence laissait trop lentement échapper le sang, se fait aussi couper les veines des jambes et des jarrets. Bientôt, dompté par d'affreuses douleurs, il craignit que ses souffrances n'abattissent le courage de sa femme, et que lui-même, en voyant les tourments qu'elle endurait, ne se laissât aller à quelque faiblesse ; il la pria de passer dans une chambre voisine. Puis, retrouvant jusqu'en ses derniers moments toute son éloquence, il appela des secrétaires et leur dicta un assez long discours. Comme on l'a publié tel qu'il sortit de sa bouche, je m'abstiendrai de le traduire en des termes différents. [64] Néron, qui n'avait contre Pauline aucune haine personnelle, et qui craignait de soulever les esprits par sa cruauté, ordonna qu'on l'empêchât de mourir. Pressés par les soldats, ses esclaves et ses affranchis lui bandent les bras et arrêtent le sang. On ignore si ce fut à l'insu de Pauline ; car (telle est la malignité du vulgaire) il ne manqua pas de gens qui pensèrent que, tant qu'elle crut Néron inexorable, elle ambitionna le renom d'être morte avec son époux, mais qu'ensuite, flattée d'une plus douce espérance, elle se laissa vaincre aux charmes de la vie. Elle la conserva quelques années seulement, gardant une honorable fidélité à la mémoire de son mari, et montrant assez, par la pâleur de son visage et la blancheur de ses membres, à quel point la force vitale s'était épuisée en elle. Quant à Sénèque, comme le sang coulait péniblement et que la mort était lente à venir, il pria Statius Annéus, qu'il avait reconnu par une longue expérience pour un ami sûr et un habile médecin, de lui apporter le poison dont il s'était pourvu depuis longtemps, le même qu'on emploie dans Athènes contre ceux qu'un jugement public a condamnés à mourir. Sénèque prit en vain ce breuvage : ses membres déjà froids et ses vaisseaux rétrécis se refusaient à l'activité du poison. Enfin il entra dans un bain chaud, et répandit de l'eau sur les esclaves qui l'entouraient, en disant : “J'offre cette libation à Jupiter Libérateur.” Il se fit ensuite porter dans une étuve, dont la vapeur le suffoqua. Son corps fut brûlé sans aucune pompe : il l'avait ainsi ordonné par un codicille, lorsque, riche encore et tout-puissant, il s'occupait déjà de sa fin.